3 1761 07867405 8

LAVOIE

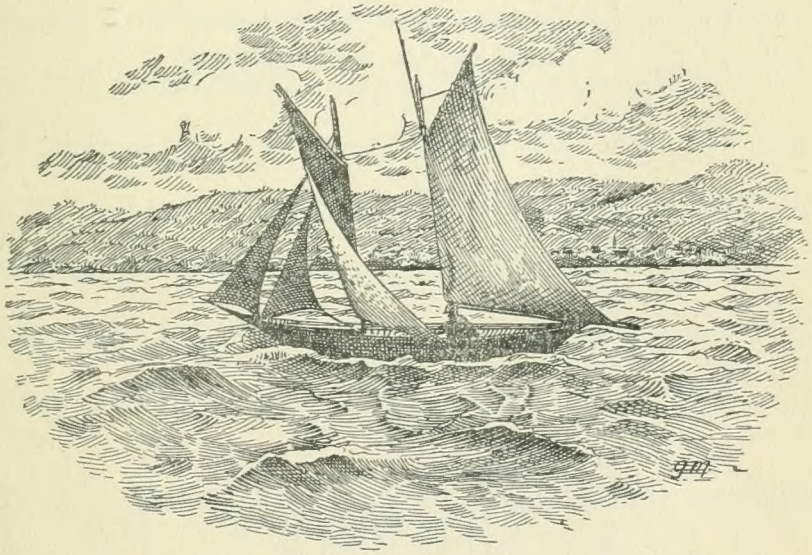
Mélanges Poétiques

Mélanges Poétiques

ÉDOUARD LAVOIE

Mélanges Poétiques

EN DEUX PARTIES



Dessins par notre artiste canadien M. Eugène Hamel

(O Canada ! mon pays ! mes amours !)

G.-E. CARTIER

Québec
1922

Imp. L'ACTION SOCIALE LTÉE

(Droits réservés, Québec Canada).

PS
9523
A96 A17
1922

LIBRARY
718990
UNIVERSITY OF TORONTO

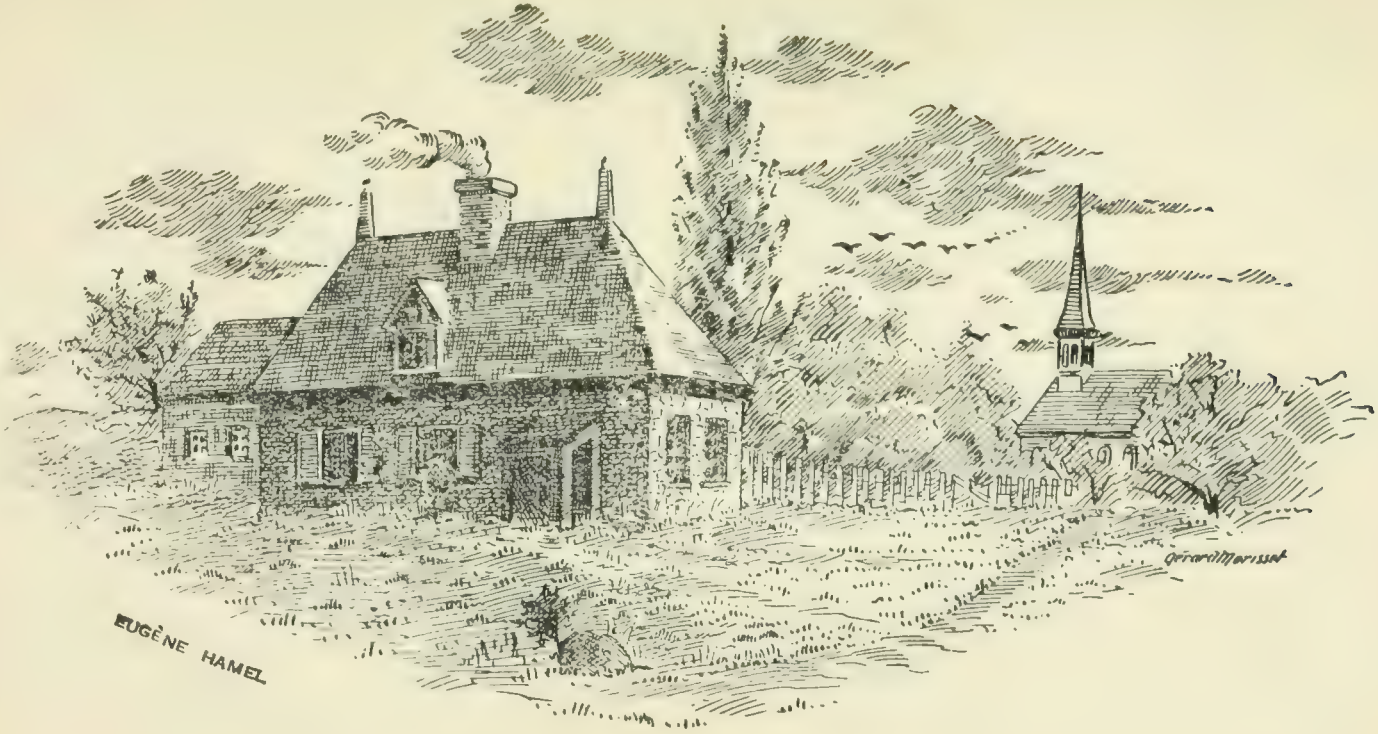
INTRODUCTION

Si je me décide à présenter ce recueil de poésies au lecteur, je le fais sans aucune prétention. Mon seul désir est de verser dans l'âme de celui qui lira ces pages, un peu du délicieux parfum de poésie qui se dégage de la grande et belle nature qui nous entoure, et qui fait du Canada, par ses sites enchanteurs et son aspect pittoresque incomparable, un des plus attrayants pays du monde. J'ai la douce confiance que le lecteur pourra cueillir dans la gerbe de fleurs, un peu sauvage, qui compose ce recueil, de quoi répandre quelque charme dans ses heures de solitude.

Édouard LAVOIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangespotiq00lavo


EUGÈNE HAMEL

PREMIÈRE PARTIE

Le retour à la chaumière abandonnée

Le retour à la chaumière abandonnée

C'est bien là ma chaumière à l'aspect triste et sombre,
Au milieu de l'enclos que l'on n'a pas blanchi ;
Tout près des vieux arbres qui allongent leur ombre
Sur le sentier sablé, qu'en pleurant j'ai franchi.

Je la revois, enfin, cette vieille demeure.
La brise qui se plaint dans le feuillage épais
M'entoure de soupirs, et je crois, à cette heure,
Entendre dans ses murs gémir ceux que j'aimais.

L'herbe inculte grandit dans ce lieu solitaire.
Le dur travail du temps est venu tout flétrir ;
On le voit dans ces murs qui croulent sur la terre,
Dans les carreaux brisés qu'on ne voit plus s'ouvrir.

Sous le toit vermoulu règne un morne silence,
Un silence de mort ; nulle voix ne répond
A mon âme attristée. A pas lents je m'avance,
Ému, sous l'empire d'un sentiment profond.

Les nombreux souvenirs qui peuplent ma mémoire
Font vivre le passé, baume consolateur.
Voici la source pure où l'agneau venait boire,
Quand la nuit descendait du ciel avec lenteur.

Puis le banc rustique, tout couvert de lierre,
Où bien des fois, hélas ! je suis venu m'asseoir
A l'heure où tout bruit cesse, et, faisant ma prière,
J'unissais là ma voix aux mélodies du soir.

Je me rappelle, ici, mes rêves de jeunesse,
Rêves qui s'envolent de l'âme ensoleillée,
Ainsi que d'humbles fleurs que la brise caresse
Et que l'on voit plus tard sur le sol, effeuillées.

Rempli de ces pensées, assis près de la porte,
Je n'osais plus franchir le seuil de la maison
Où m'attachait jadis une amitié si forte,
Et dont le vide affreux égarait ma raison.

Soudain, j'entends au loin, à travers la ramure,
La voix de la cloche qui tintait lentement
Au fond de la vallée ; cette voix douce et pure,
De mon âme attristée, apaisa le tourment.

C'était la voix connue, connue depuis l'enfance,
Qui chantait l'Angelus à ce suprême instant,
Et dont l'écho béni effaçait la distance.
Ah ! je n'étais plus seul, et je pleurais, pourtant.

La première voile

La première voile

Le fleuve délivré de sa prison de glace,
Avec un long soupir, secoue en écumant
Ses vagues au rivage, en y laissant sa trace
Qui brille sous les feux d'un beau soleil levant.

Déjà sur les flots bleus une barque s'élance.
Sa petite voile, comme une aile d'oiseau,
Gracieuse et frêle, doucement se balance ;
Telle qu'une hirondelle entre le ciel et l'eau.

La brise, de la plage, en soufflant dans la toile,
Seconde, en la gonflant, l'effort du timonier,
Qui, faisant accorder la barre avec la voile,
Vogue silencieux sur les flots le premier.

Un grand oiseau de mer a de son vol rapide
Devancé le vaisseau en poussant de grands cris ;
Sentinelle avancée du grand royaume humide,
Tes cris sont impuissants, le territoire est pris.

La petite barque qui est loin du rivage,
Comme un dessin léger sur le grand fond d'azur,
Là-bas, à l'horizon, ressemble au blanc nuage
Qui plane le printemps dans l'air serein et pur.

Je m'arrête un instant pensif au bord du fleuve,
Regardant l'eau, le ciel, et la barque qui fuit,
Et je me dis: voilà dans notre vie d'épreuve
Comme, sans un regret, le vrai bonheur s'enfuit.

Le réveil de la nature au printemps

Le réveil de la nature au printemps

Le ciel vient d'enlever son voile de tristesse.
La Nature, engourdie par un trop long sommeil,
Se réveille et sourit sous la chaude caresse,
Sous les tendres baisers des rayons du soleil.
Nos regards, en suivant sur la voûte d'azur
Le nuage léger aux formes gracieuses,
Que porte la brise vers l'horizon plus pur,
Font naître dans l'âme des joies délicieuses.

Un renouveau de vie partout se fait sentir ;
L'arbre, sous la poussée d'une sève abondante,
Redresse ses rameaux que l'on verra fleurir.
Bientôt le pollen d'or, sur la brise odorante,
Ira de fleur en fleur, essence parfumée,
Féconder l'étamine au fond de la corolle ;
Un doux frémissement s'entend sous la ramée,
Dans la forêt, le bruit de l'oiseau qui s'envole,

Et sur le rivage, la vague en soupirant,
Laisse une blanche écume au courant d'algues vertes ;
Le ciel des belles nuits se mire dans l'étang ;
La prairie émane de ses fleurs entr'ouvertes
Un parfum doux et pur dans l'air délicieux.
Tout cela nous enchante et verse l'espérance
Au cœur qu'un triste hiver a rendu soucieux,
Au cœur qui a pleuré, blessé par la souffrance.

La voix du soir

La voix du soir

RÊVERIE

Quand l'ombre de la nuit envahit le bocage,
Que les oiseaux des bois ont cessé leur ramage,
Et que l'étoile brille au fond du sombre azur ;
Lorsque la brise passe en ridant le flot pur,
Je m'accoude rêveur au bord de ma fenêtre,
Prêtant l'oreille au bruit qui vient alors de naître ;
C'est le doux bruissement des feuilles du printemps ;
C'est le croassement, là-bas, près de l'étang
Et le cri du grillon caché sous l'herbe tendre.
Le rossignol sous bois vient de se faire entendre.
Le souffle du zéphir qui caresse la fleur.
J'entends la goutte d'eau qui tombe comme un pleur
Du rocher qui la filtre, avec un son de perle ;
La plainte du rivage où la vague déferle,
Et le chant du berger qui revient au hameau
Sous le regard du ciel en guidant son troupeau ;
Puis le ruisseau qui jase en coulant dans la plaine,
Où mon regard distrait lentement se promène ;
C'est la voix du beffroi qui sonne lentement,
Et, avec mesure, nous indique le temps,
L'heure où l'on a vécu, et celle qui commence.
L'ensemble de ces bruits qui naissent du silence
Forme la voix du soir ; murmure harmonieux
Qui endort la nature, à l'ombre, sous les cieux.

Le départ des pêcheurs

Le départ des pêcheurs

Quand la mer mollement caresse le rivage,
Et qu'un ciel bleu de juin, où court le blanc nuage,
Invite le pêcheur à lancer son vaisseau,
L'activité règne partout dans le hameau.
Les gars sourient, joyeux, l'enthousiasme à l'âme ;
Ils vont partir bientôt, le devoir les réclame.
L'océan leur offre, véritable trésor,
Si toutefois le ciel favorise leur sort,
Pour la saison nouvelle une riche abondance.
Ils partent sans crainte, le cœur plein d'espérance.

Le soleil lentement à l'horizon s'incline
Et dore le contour de la verte colline ;
Ses rayons obliques se jouent sur l'océan.
La vague trompeuse soupire en caressant
La frêle embarcation si pleine d'espérance,
Que plus tard, peut-être, trompant sa confiance,
L'on verra puissante, l'engloutir à jamais,
En voilant son forfait sous un brouillard épais.
Mais, pourquoi s'attrister par une pensée sombre ?
Non, à ce gai tableau ne mettons pas trop d'ombre.

Chaque barque est montée par trois marins solides,
Qui ont lutté souvent contre les flots perfides ;
Leurs regards confiants embrassent l'horizon,
Tandis que leur pensée s'envole à la maison.
Les ancres sont levées, on a hissé la voile ;
La brise, de la plage, a soufflé dans la toile ;
Les barques s'inclinent et vont prendre la mer ;
Les parfums du rivage, au loin, courent dans l'air,
Et le brave marin, une dernière fois,
Respire à pleins poumons l'acre senteur des bois.

Des signaux s'échangent des barques au rivage,
Et, soudain, s'élancent du clocher du village
Les premiers tintements de l'Angelus du soir.
Ah ! combien cette voix qui leur dit, au revoir,
En chantant lentement une sainte prière,
Leur donne la force d'affronter la misère,
Le hasard d'une vie si pleine de danger.
Ces enfants de la mer, avant de s'élancer
Sur l'Océan sans borne où le destin les mène,
S'agenouillent et prient sous la voûte sereine.

Et la petite flotte, au souffle de la brise,
S'avance en silence sur la lame qui frise ;
Puis, dans l'écho du soir l'on entend un marin
Chanter avec amour le doux et vieux refrain,
Que, jadis, il apprit à la vieille chaumière,
Ce refrain que chantait sa bonne et tendre mère ;
Quand la voix s'éteignit dans la brume du soir,
Avec ces derniers mots : « Je m'en vais, au revoir »,
Deux femmes étaient là, sur la plage déserte ;
L'une était la mère, l'autre se nommait « Berthe ».

Trois tableaux de l'hiver canadien

PREMIER TABLEAU
(l'aspect de la nature)

Trois tableaux de l'hiver canadien

1er tableau

ASPECT DE LA NATURE

Quand le sol refroidi disparaît à nos yeux,
Couvert du manteau blanc qu'étend sur lui les cieux,
Un silence profond règne dans la nature.
Les grands bois sont déserts, et la seule verdure
Qui résiste au climat est celle des grands pins,
Dont les rameaux sont verts, ainsi qu'aux jours sereins.
A travers les arbres siffle la froide bise ;
Le soleil plus pâle parcourt la voûte grise ;
Comme un disque glacé, ses rayons sans chaleur
Brillent dans la plaine, comme sur la hauteur ;
Mais ils n'ont plus, alors, cette vertu féconde,
Qui l'été peuple l'air, partout, d'un nouveau monde.

DEUXIÈME TABLEAU

(autour de l'âtre)

2ème tableau

AUTOUR DE L'ÂTRE

Cependant nous aimons l'hiver au Canada,
Ses vents, ses tempêtes, son rigoureux climat ;
Lorsqu'autour du foyer la famille s'assemble ;
Pressé l'un contre l'autre, auprès du vieux qui tremble,
Nous aimons à entendre un fait du bon vieux temps ;
Et il nous semble voir, surtout lorsque les vents
Font gémir la toiture et font craquer les branches,
Revivre un autre temps, que des paroles franches
Nous retracent si bien. Le récit a cessé,
Le silence se fait, et nous voyons passer,
Aux reflets du foyer, l'ombre de nos ancêtres,
Tandis que la tempête ébranle les fenêtres.

TROISIÈME TABLEAU

(le souper du jour de l'an)

3ème tableau

LE SOUPER DU JOUR DE L'AN

Scène vraie et touchante est celle du souper
Qui réunit, le soir, la famille au foyer.
Les petits différends, qui quelquefois surgissent
Dans l'espace d'un an, quand les enfants grandissent,
S'effacent et s'oublient le premier jour de l'an
Sous le toit paternel. Le père souriant
Bénira, tout ému, la tête blonde ou brune,
En demandant au ciel d'éloigner l'infortune
Que le destin pourrait semer sur leur chemin.
Puis, l'on se met à table avec beaucoup d'entrain.
La bouteille de vin, qui circule à la ronde,
Verse de la gaieté au cœur de tout le monde.

Le vieil orme du manoir

À la famille Noël de Tilly

Le vieil Orme du Manoir

Là, près du vieux manoir, demeure des ancêtres,
S'élève grand et fort, abritant les fenêtres,
Un orme centenaire au feuillage touffu ;
Il est le seul témoin d'un siècle disparu.
Géant d'un autre âge, cet orme séculaire
Nous aimons à le voir, c'est l'ami qu'on vénère.
Des coups de l'aquilon, il brava la fureur.
Je le vois là, debout, dans toute sa vigueur,
Pour nous redire, hélas ! qu'il couvrit de son ombre
Bien des générations ; il rappelle le nombre
De nos chers disparus qui sont venus s'asseoir
Sous son vert feuillage pour prier chaque soir.

Près du manoir antique, au sentier solitaire,
Pourquoi je deviens triste en foulant cette terre ?
Je chantais autrefois les refrains du hameau
Quand la douce brise balançait les rameaux.
Maintenant, évoquant ces joies pleines d'ivresse,
Mon cœur se sent rempli d'une amère tristesse.
J'effeuille en mon âme mille bons souvenirs.
S'ils pouvaient revivre, ces joies, ces doux plaisirs ;
Car sur la mousse verte, à tes pieds, mon vieil orme,
Chaque pensée, je crois, vient de prendre une forme
Et il me semble voir les êtres adorés,
Disparus pour toujours, renaître et m'entourer.

Tu me rappelles l'âge où, hélas ! ignorant
Les douleurs de la vie, je marchais confiant
Dans le sentier fleuri qui s'ouvre à la jeunesse ;
Dans cette large route où tout n'est que tendresse.
L'air que je respire, les fleurs, les chants d'oiseaux,
Le sol que je foule, les buissons, les ruisseaux,
Ce qui m'entoure, ici, dans un muet langage,
Redit toutes les joies, les plaisirs du jeune âge.
Que je voudrais rester ; tout m'est cher en ce lieu.
Mon âme se replie pour s'élancer vers Dieu.
Je te laisse à regret, mon ami, mon vieil orme,
Il faut bien, qu'à cela, mon âme se conforme.

Au bord du lac

Au bord du lac

J'aime à me reposer au bord de l'onde pure
Que la brise des bois vient rider en passant,
Quand le soleil s'incline et dore la nature,
Embrase les sommets des rayons du couchant.

J'aime à entendre, ici, au milieu du silence
Et des ombres du soir étendues sur les eaux,
Le grave murmure de la forêt immense,
Que vient de temps en temps percer un chant d'oiseaux.

J'aime entendre la voix de la brune indienne
Frapper au loin l'écho de suaves accents ;
Redisant, de son cœur, ou la joie ou la peine,
Quant au fond des bois plongent ses yeux ardents.

De tant de mystères, dont la forêt est pleine,
Si nous pouvions un jour sonder la profondeur,
Que de troubles, peut-être, en une nuit sereine,
Se cachent sous l'aspect de ce calme enchanteur.

FLEURS DE JUIN

(la rose et l'églantine)

Fleurs de juin

La rose et l'églantine

Quand le soleil de juin fait revivre les roses,
Chaque jour j'en compte de nouvelles écloses,
Sur lesquelles brille la rosée du matin.
J'en ai sous ma fenêtre, à portée de ma main ;
Elles semblent sourire, au rayon qui caresse
Leurs tendres corolles, en se pâmant d'ivresse.
Leur parfum jusqu'à moi s'élève doux et pur,
Quand la frêle tige, grimpant le long du mur,
Porte, gracieuse, la fleur épanouie.

Là, sur la pelouse fraîchement reverdie,
Je vois l'églantine que l'on cueille en passant,
Qui pousse sans culture, au souffle du printemps ;
Sa couleur présente une teinte plus vive ;
C'est la fleur du pauvre, la rose primitive.

La première, sans cesse, a réclamé nos soins ;
Nous avons pour elle préparé les terrains,
Et quand le soleil brûlant refusait à la rose
Ou la goutte d'eau ou l'ombre qui repose,
Nous étions attentifs à ce besoin pressant ;
L'eau pure redressait le rameau languissant.

La petite rose qui fleurit sans culture,
Là, au bord du chemin, répand dans la nature
Son suave parfum avant sa grande sœur
Qui fleurit au jardin ; c'est la petite fleur
Sur laquelle l'ange vient verser à l'aurore,
Des réservoirs du ciel, l'eau qui la fait éclore ;
C'est elle que l'on cueille avec joie au printemps
Pour décorer nos jeux et nos fêtes d'enfants.

La rose, du jardin, sera toujours la reine;
Mais, la douce églantine au buisson nous entraîne.

Le rossignol

Le rossignol

Artiste harmonieux, tu t'en viens au printemps
Égrener dans nos bois, aux bosquets, dans la plaine,
Avec un son de perle, la mélodie nouvelle.
Vrai, ta lyre est, du ciel, l'interprète fidèle.

Je salue ton retour petit roi enchanteur.
Prélude du concert, ton chant, avec douceur,
Réveille les échos de la grande nature.
Tu chantes tes amours aux fleurs, à l'onde pure.

Tu atteins au sublime, et l'on dirait parfois
Que Dieu divinise tes accents dans nos bois,
Lorsque l'astre des nuits glisse dans le bocage
Ses reflets argentés à travers le feuillage.

Tu devances l'aurore ; aux premiers feux du jour
Ton chant a retenti dans les airs d'alentour.
Et quand le crépuscule a, d'une teinte rose,
Coloré l'horizon, alors, tu te reposes.

Bijou du Créateur, rien ne peut, de ton chant,
Égaler la richesse, et l'on dirait pourtant
Que tu veux ignorer l'oreille qui t'écoute,
Et, caché, lui verser l'harmonie goutte à goutte.

A l'astre des nuits

À l'astre des nuits

Verse sur nous tes flots d'argent
Astre brillant; dans les nuit calmes,
Lorsque tu montes au firmament,
Tu répands la joie dans nos âmes.

Si nous aimions sans espérance,
Rêveurs, à ta douce clarté,
Malgré notre vive souffrance,
Nous voudrions toujours aimer.

Tu viens adoucir nos regrets;
Ta lumière entre dans notre âme
Pour en trahir tous les secrets,
Et pour en aviver la flamme.

Si nous aimions sans espérance,
Rêveurs, à ta douce clarté,
Malgré notre vive souffrance,
Nous voudrions toujours aimer.

Le mois de mai

Le mois de mai

Oh ! les charmes de mai, ce sont de doux sourires,
L'image du bonheur que notre cœur poursuit ;
Ce sont des chants joyeux, des fêtes et des rires,
La brise parfumée qui caresse et s'enfuit.

La nature revêt sa parure nouvelle:
Le bruissement de l'eau sur un lit de cailloux,
Sur la verte prairie, une herbe tendre et belle
Couvre partout le sol avec un soin jaloux.

A grands coups de pinceau, vois le Divin Artiste
Dessiner mille fleurs au tapis verdoyant,
Pour nous faire oublier ce qui reste de triste
Dans notre souvenir, d'un hiver languissant.

Sous la charmille en fleurs on voit l'oiseau fidèle
Qui revient au vieux nid célébrer ses amours ;
Et bientôt ses petits, se cachant sous son aile,
Apprendront à chanter l'hymne de tous les jours.

Adieu aux Laurentides

Adieu aux Laurentides

Vos sommets arrondis, ô vieilles Laurentides !
Là-bas, dans le lointain, découpés sur l'azur,
Dentellent l'horizon. Avec des yeux humides
J'admire vos contours ; car, d'y penser c'est dur,
Il faut vous dire adieu. Vous reverrai-je ; ô fleuve !
A l'ombre des grands bois, pourrai-je encore, hélas !
Avant de voir finir ce long terme d'épreuve,
Vivre en paix en ces lieux jusqu'au jour du trépas ?

Comme il me serait doux avant que je m'éloigne
Du tableau enchanteur, sublime de ces lieux,
De crainte que plus tard mon regard ne s'éteigne,
D'imprimer dans mon cœur par la force des yeux
L'imposant spectacle d'un soleil qui se couche,
Décorant vos sommets de ses mille flots d'or ;
Comme un roi qui voudrait y préparer sa couche
En surpassant l'éclat du plus brillant décor.

Je me rappellerai de ces nuits idéales,
Où des reflets d'argent lancés de l'horizon
Venaient vous couronner d'aurores boréales,
Quand je vous admirais du seuil de la maison ;
Car dans mon âme émue, ô montagnes que j'aime !
Votre image y vivra, alors, comme aujourd'hui,
Et je l'évoquerai jusqu'à l'heure suprême
Pour calmer en mon cœur la douleur et l'ennui.

LES QUATRE SAISONS

L'hiver

Les quatre saisons

L'HIVER

Le soleil dans sa course en notre ciel d'hiver,
Là-bas, à l'Orient, ne décrit dans l'éther
Qu'un faible quart de cercle, et ses rayons obliques
Dans l'air cristallisé de ce coin d'Amérique,
Comme à travers un prisme, en de vives couleurs,
Décorent les dessins d'arabesques, de fleurs,
Que le givre festonne aux toits de nos demeures,
Aux rameaux du buisson ; et quand sonnent les heures
Du jour et de la nuit, nul écho ne redit
Au fond de la vallée que le jour est fini ;
Nulle voix se répète au loin dans la montagne,
Non plus qu'un chant d'oiseau ne réjouit la campagne.
Saison silencieuse où la nature s'endort,
Et dans son blanc linceuil, emblème de la mort,
De son puissant effort, doucement se repose.
Le germe, qu'en son sein, chaque printemps dépose,
Nous donnera pourtant tout un monde nouveau,
Et l'oreille entendra le doux chant de l'oiseau.

Le printemps

La nature, au printemps, dans ces jours de soleil,
Ouvre un œil endormi, et, dans un doux réveil,
Sourit au ciel d'azur où court le blanc nuage.
Le Créateur, partout, fait un juste partage
Du bonheur qu'apporte cette saison des fleurs ;
Saison que l'on aime, qui réjouit les cœurs,
Quand l'oiseau au vieux nid revient à tire-d'aile,
Quand de son chant d'amour la mélodie nouvelle
Charme notre oreille d'harmonieux accents ;
Prélude du concert d'un orchestre puissant
Que la nature entière a livré dans l'espace
Aux ailes parfumées de la brise qui passe.
La coupe de délice est pleine jusqu'au bord ;
Tout s'unit sur la terre en un sublime accord ;
Le murmure de l'eau, l'insecte qui bourdonne,
Le doux agneau qui bêle à la cloche qui sonne
Dans la tour du beffroi à l'heure du couchant ;
Le jeune homme rêveur qui redit dans un chant
Le bonheur qui l'attend à la vieille chaumière,
En revoyant l'épouse et puis la bonne mère;
La vague qui déferle, au loin, en soupirant,
Et laisse au rivage, sur le sable mouvant,
De longs replis frangés de son écume blanche;
Et la voix du ruisseau sous l'arbre qui se penche :
Tous ces bruits réunis font, le soir, au printemps,
Vibrer dans l'espace la voix du Tout-Puissant.

L'Été

L'ÉTÉ

Quand Cérès, déployant sa riche floraison,
Étale ses couleurs aux multiples nuances,
Les plaines, les forêts, durant cette saison,
Du doux parfum des fleurs, émanent les essences.
Les fruits, sous l'effluve d'une ardente chaleur,
Développent déjà à travers la ramure
Leurs contours gracieux et remplis de saveur.
La brise berce au champ la récolte future.
Comme une vague d'or, le flot des épis mûrs
Réjouit l'œil rêveur de celui qui contemple
Plein de reconnaissance, sous la voûte d'azur,
Le riche et grand décor dont Dieu orne son temple.
Mille artistes forment un chœur harmonieux
Pour chanter, de l'amour, l'hymne délicieuse
Qui monte chaque jour, comme une voix des cieux,
Vers la sphère immense voûte mystérieuse.

L'automne

La prairie tout en fleur a soudain frissonné
Sous un souffle glacé, qui, dans la nuit sereine,
Au milieu du silence, est passé sur la plaine,
Après avoir franchi le sommet couronné
Des vieilles Laurentides qui bornent l'horizon.
Encore quelques jours, et l'on verra de l'arbre
Tomber une à une, sans bruit, et comme une ombre,
Chaque feuille jaunie qui couvre le gazon.
C'est la saison de mort ! c'est la saison de deuil !
La brise qui pleure comme une plainte d'âme,
De l'horizon s'élance, et traverse la flamme
D'un splendide couchant, pour expirer au seuil
De la blanche chaumière où s'attache, mourant,
Le lierre flétri.— La fleur, où brille encore
Une larme glacée qu'un dernier rayon dore,
Penchée sur sa tige, triste, et en soupirant,
Exhale autour d'elle, dans un suprême adieu,
Ce qui lui reste encore au fond de sa corolle
De doux et pur parfum, au souffle qui l'immole ;
Elle meurt doucement, trépas délicieux.
Partout c'est le silence, et l'écho des grands bois
Ne redit plus les chants qui frappaient notre oreille
D'une douce harmonie. Et notre âme, pareille
A tout ce qui l'entoure, a senti bien des fois
Le baiser du linceuil que la froide saison
Étend sur la nature en ces jours de tristesse,
Au souvenir des jours de bonheur et d'ivresse,
Quand vient l'isolement, le cruel abandon.

UNE VOIX DE QUÉBEC

retour du 22ème bataillon Canadien-Français

Une voix de Québec

Le retour du Glorieux 22ème Bataillon Canadiens-Français

Le sol du vieux Québec aujourd'hui frémit d'aise.
A l'heure où il revoit ses glorieux enfants ;
De la rive du fleuve au haut de la falaise,
L'âme française éclate en applaudissements.
La cité de Champlain vous salue et vous chante.
Descendants de héros, vous n'avez pas voulu
Etre moins braves qu'eux ; et la page touchante,
Qu'à l'ombre du drapeau vaillamment défendu,
Vous avez écrite pour l'immortelle gloire
Des Canadiens-Français, proclame la valeur,
L'héroïque bravoure qui donna la victoire,
Et fit de vous, enfants, des champions de l'honneur.

Quand pour vous acclamer la foule ici se presse,
En vous voyant paraître elle pense aux aïeux ;
Car, dans les souvenirs que son âme caresse,
Nul ne fait plus songer aux actes glorieux
Qu'on vit briller, jadis, aux pages de l'histoire,
Que de voir ses fils, soldats victorieux !
Vous êtes des vainqueurs que couronne la gloire.
Oui ! vous avez grandi dans ces combats fameux,
Qui, pendant plusieurs mois, ont tenu en haleine
Et dans l'admiration, le monde tout entier.
Vous avez su partout, dans les forts, dans la plaine,
Défendre le drapeau sans peur, sans plier.

Honneur à vous, enfants de la Nouvelle-France !
Vous avez tenu tête et brisé l'Allemand.
Votre chère patrie admira l'endurance,
Le courage invincible au critique moment,
Où, sous l'avalanche des balles meurtrières,
Vous braviez la mort, qui venait décimer,
Partout autour de vous, des amis et des frères,
Pour sauver les peuples qu'on voulait opprimer.

Le soldat Canadien-Français

Le soldat Canadien-Français

Ma mère, l'Angleterre, et ma mère, la France,
D'un même sentiment de vive indignation,
Se sont levées soudain, formidable puissance,
Contre la tyrannie, l'audace et l'ambition.

La voix de ma patrie m'appelle au champ de gloire.
Là-bas, dans les Flandres, m'attend le bataillon.
Je cours sous le drapeau, et j'aurai la victoire,
Comme on l'a eue jadis au champ de Carillon.

L'adieu de soldat canadien à sa fiancée

L'adieu du soldat canadien à sa fiancée

Je pars, ma bien-aimée, ôh ; laisse-moi cueillir,
Dans un tendre baiser, cette larme qui brille
A ton regard humide, en me voyant partir.
Cette perle du cœur, ma chère, ma gentille,
Est plus précieuse que le plus pur saphir.
Donne-là moi, je pars, et là-bas, dans les Flandres,
J'aurai bien du courage avec ce souvenir ;
Quand, face à l'Allemand, il me faudra défendre
Notre chère patrie, à l'ombre des drapeaux
Unis de l'Angleterre et de la belle France.
Là-bas, ma bien-aimée, je dirai aux oiseaux,
A la brise qui passe et franchit la distance,
D'emporter au-delà de l'immense océan
Des paroles d'amour qui sècheront tes larmes ;
D'emporter mes pensées et le doux battement
De mon cœur éloigné et privé de tes charmes.

La nouvelle année

La nouvelle année

Une année disparaît et une autre commence.
Quels rèves envolés dans celle qui n'est plus !
Et pourtant nous marchons toujours pleins d'espérance,
Comme si nous allions, des plaisirs entrevus
A l'aube qui s'ouvre de cette année nouvelle,
Voir se réaliser nos souhaits de bonheur :
Tout semblable à l'oiseau qui vient battre de l'aile
Le phare lumineux au vers dur et trompeur,
Ce que l'on entrevoit bien souvent nous entraîne
Vers le gouffre béant où viendra s'engloutir,
Dans l'espace d'un an, la joie pure et sereine
Qu'une aurore nouvelle aura fait resplendir.

Chaque année nous formons en secret dans notre âme
Des projets d'avenir que le destin cruel,
Tout en les caressant, en attisant la flamme
De nos humbles désirs, avec un dard mortel,
Ne laisse à la plupart la sanglante blessure
D'une illusion déçue de nos vœux imprudents.
D'une année nouvelle, la chose la plus sûre,
C'est qu'elle avancera sur le cadran du temps
L'aiguille fatale qui ne laisse de trace,
Sur nos têtes vieillies, que la neige des ans.

Oh ! je ne voudrais pas un instant que l'on fasse
A la jeunesse gaie, au front tout rayonnant
D'amour et d'espérance, un tableau aussi sombre.
Non, à l'âge des sourires, des doux regards d'enfant
Qui n'a encore connu dans la vie aucune ombre,
Laissons donc l'horizon s'ouvrir éblouissant
De rêves si beaux. Non, qu'aucune tristesse
Ne vienne à cet âge, comme un germe de mort,
Y jeter la souffrance ; non, laissons-lui l'ivresse
D'un mirage trompeur, c'est là sa douce part.

Le passé

Le passé

Si ma pensée s'élance et plane sur ce gouffre
Où se sont engloutis les jours et les années,
Quel vide immense s'offre à mon âme qui souffre.
Il ne reste plus rien, que des choses fanées.
J'ai vécu, j'ai aimé, j'entrevoyais l'aurore
D'un riant avenir ; tout cela est passé,
Et que me reste-t-il ? Puis-je espérer encore
Resaisir l'image d'un bonheur effacé ?
Non ! Quand le jour finit, que le temps marque l'heure
Où l'ombre de la nuit s'étend sur le côteau,
Que mon cœur soit heureux, qu'il soit triste et qu'il
[pleure,
Il ne lui reste rien, rien, qu'un regret nouveau.

Un souvenir (romance)

Romance

UN SOUVENIR

Je l'ai gardé ce souvenir d'enfance ;
Fleur de l'âme qui embaume ma vie.
Rayon divin qui calme la souffrance
Brille toujours dans mon âme ravie.
Ah ! oui je le conserve,
C'est là mon seul bonheur.
Ah ! oui je le conserve
Pour calmer ma douleur.

Quand dans la nuit je vois briller l'étoile,
Je m'en souviens, mon rêve était si beau !
Quand sur la mer je vois fuir une voile,
Je songe, alors, au clocher du hameau.
Ah! oui je le conserve,
C'est là mon seul bonheur ;
Ah ! oui je le conserve
Pour calmer ma douleur.

Le vieux moulin, là-bas, me le rappelle,
Lorsque son aile immobile, le soir,
Servant d'appui à la brune hirondelle,
Plonge dans l'onde unie comme un miroir.
Ah ! oui je le conserve,
C'est là mon seul bonheur ;
Ah ! oui je le conserve
Pour calmer ma douleur.

Loin du pays (romance)

Romance

LOIN DU PAYS

Loin du pays qui m'a vu naître,
Ah ! combien je ressens d'ennui.
Toujours gai, je voudrais paraître,
Quand dans mon âme il se fait nuit.

Refrain

Ah ! si l'amour et l'espérance
Ne venaient calmer ma souffrance,
Je me croirais dans un tombeau,
Loin du pays, loin du hameau !

Vivant sur la terre étrangère,
J'apprends combien l'on peut souffrir.
Le cœur plein d'une peine amère,
Je crois que je voudrais mourir.

Refrain

Ah ! si l'amour et l'espérance
Ne venaient calmer ma souffrance,
Je me croirais dans un tombeau,
Loin du pays, loin du hameau !

Quand la nature, avec ses charmes,
Déploie la grâce et la beauté,
Je regarde à travers des larmes
Ce beau paysage enchanté.

Refrain

Ah ! si l'amour et l'espérance
Ne venaient calmer ma souffrance,
Je me croirais dans un tombeau,
Loin du pays, loin du hameau !

L'Homme

L'homme

L'homme, comme un atôme en cette immensité
De l'espace infini où les mondes se meuvent,
Avec étonnement, pense à l'éternité ;
Il reconnaît en lui une éclatante preuve
Que Dieu ait bien voulu, par un acte puissant,
Unir à sa nature une vive étincelle
De sa divine essence, et faire, en le créant,
L'être supérieur de son œuvre immortelle.

Il senti vivre en lui l'éternelle grandeur
De ce souffle divin ; reconnaît la puissance
Déployée dans l'œuvre de son Dieu Créateur,
Lorsqu'il interroge dans le profond silence
Des belles nuits d'été , au sein des flots d'azur,
Ces mondes inconnus, qui, sur l'immense voûte,
Voguent dans l'infini, suivant un tracé sûr
Sans jamais dévier un instant de leur route.

Cette part divine qu'il a reçue de Dieu
Place l'homme au-dessus des êtres qui l'entourent.
Si ses pieds, enchaînés dans un étroit milieu,
Ne peuvent dépasser les sentiers qu'ils parcourent
Sur la terre d'exil où il est prisonnier,
Son esprit, s'élancant à l'extrême limite,
Sonde l'immense espace, et va déterminer
La distance d'un astre, au point de notre orbite.

DEUXIÈME PARTIE

La lampe du sanctuaire

La lampe du sanctuaire

Vous qui avez souvent visité le saint lieu,
Vous vous êtes trouvé, le soir, seul avec Dieu ;
N'ayant d'autre témoin dans l'ombre de l'église
Que la faible lampe, lueur douce, indécise,
Dont les pâles reflets et les scintillements
Déplaçaient les ombres, donnaient des mouvements
Aux nombreuses statues placées dans leur alcove,
Qui semblaient incliner, parfois, leur tête chauve.
Vous avez ressenti la profonde émotion
Qui envahissait l'âme, éloignée de l'action
D'un monde séducteur. Cette faible lumière
Qui brûle nuit et jour devant le sanctuaire,
Cette flamme sainte, ce doux et pur flambeau
Qui, avec les anges, prie le Céleste Agneau,
Dans un muet langage à cette heure de silence,
Fait revivre dans l'âme un souvenir d'enfance.
Nous revoyons les jours où avec tant d'ardeur
Nous allions à l'autel adorer le Seigneur.
Ah ! c'est qu'à cet âge, une main maternelle
Guidait toujours nos pas vers la sainte chapelle.
Le monde n'avait pas enlevé notre cœur
Aux plaisirs du foyer, centre du vrai bonheur.
Nous n'avions pas, alors, éprouvé de la vie
Les promesses vaines, et la haine et l'envie.
Non ! nous goûtions, ici, des moments bien heureux.
Mais cette lampe encore, au sein mystérieux
Des ombres qui l'entourent, nous donne l'espérance ;
Verse, au fond de nos cœurs, qu'éprouve la souffrance,
L'espoir que nous prendrons avec l'aide de Dieu,
A l'heure du trépas, notre essor vers les cieux.

La nuit de Noël

La nuit de Noël

Devant toi, ô mystère ! un sombre enfer s'enfuit.
L'univers attentif, dans un profond silence,
Écoute émerveillé. Au milieu de la nuit,
Tout à coup, dans l'espace, un coin du ciel immense
S'entrouve, et laisse voir à nos yeux éblouis
L'éclatante splendeur d'une fête éternelle,
Et les accords divins, que l'oreille a ouïs,
Ont frappé les échos d'une harmonie nouvelle.
Que se passe-t-il, alors, au-delà du ciel bleu ?
Écoutons un instant la voix pure des anges
Qui entonne, là-haut, près du trône de Dieu,
Un cantique nouveau publiant ses louanges.
Ces voix angéliques, dont les accents touchants
Ont retenti, jadis, au sommet des collines
De l'humble Bethléem, nous disent dans leurs chants :
« En face de la crèche, il faut que tu t'inclines ;
« Car, dans ce faible enfant que le froid fait pleurer,
« Tu dois reconnaître un Dieu qui s'est fait homme ;
« Celui qu'à deux genoux tu dois seul adorer.
« Cet enfant de la crèche est celui que l'on nomme,
« Au ciel, sur la terre, Jésus, Notre Sauveur.»
Et ce divin concert des célestes phalanges,
Chaque année se répète avec joie et ferveur
Par les chrétiens fidèles à imiter les anges.

AU CIMETIÈRE
la tombe d'une mère

Au cimetière

La tombe d'une mère

Au sein du silence qui règne au champ des morts,
Coin de terre bénie où repose ma mère ;
Lorsque j'entends la cloche, avec ses lents accords,
Tinter un glas funèbre en ce champ solitaire,
Je m'avance attristé parmi tous ces tombeaux
Jusqu'à une humble croix fixée dans une pierre.
Je suis bien seul, alors, seul avec les oiseaux
Que ma présence éloigne au fond du cimetière.

A travers les larmes qui voilent mon regard,
Je crois revoir encor celle que mon cœur pleure,
Celle que j'aimais tant, et dont le prompt départ
A laissé tout en deuil notre pauvre demeure.
Je cultive les fleurs avec un soin jaloux
Dans l'étroit espace de cette tombe chère,
Pour que l'air embaumé du parfum le plus doux
S'élève vers le ciel avec une prière.

La brise balance le grand saule pleureur
Dont les longues feuilles se penchent vers la terre.
Il me semble, qu'alors, sensible à ma douleur,
Ce saule parle au cœur comme un ami sincère.
Si le poids de la vie à mon âme est plus lourd,
Que l'horizon, chargé d'un nuage plus sombre,
Vient m'annoncer l'orage avant la fin du jour,
O croix protectrice ! je me place à ton ombre.

Au monument du Sacré-Coeur

Hommage

Au Monument du Sacré-Cœur

Salue, ô monument ! qu'élève la jeunesse
Dans un élan d'amour au Divin Créateur.
Tu répandras sur ceux qui louent ton Sacré-Cœur
La joie et le bonheur ; Tu en fis la promesse.

Sur les bords du grand fleuve où la vague soupire,
Tu béniras toujours le regard suppliant
Jeté par le marin au suprême moment,
Vers le joli côteau où règne ton empire.

Heureuse la paroisse où ton Cœur Adorable,
Placé en avant garde au poste du danger,
Sauvera du péril ceux qui savent t'aimer,
Comme tu veux l'être, d'un amour véritable.

Les feuilles mortes au cimetière

Les feuilles mortes au cimetière

Les tombeaux sont couverts de pauvres feuilles mortes
Que les brises d'automne ont partout promenées.
Après avoir suivi de joyeuses cohortes,
Voilà qu'au cimetière on vous a ramenées.

En vous glissant sans bruit dans ce champ funéraire,
Vous ne troublerez pas le repos de nos morts ;
Vous dormirez, ici, dans ce lieu solitaire,
Où vous avez franchi les terribles abords.

Le vieux mur du temple vous garde et vous protège ;
Vous ne sentirez plus ce frisson glacial
Qui vous faisait trembler en suivant le cortège ;
Vous avez fui le monde et la route du val. . .

Maintenant, reposez pauvres feuilles d'automne,
Reposez en silence auprès de ceux, hélas!
Qui se sont endormis à la voix qui résonne
Du vieux clocher, là-haut, où sonne un dernier glas.

La croix du chemin

La croix du chemin

C'était le soir, alors ; les derniers feux
D'un jour mourant venaient découper l'ombre
Des grands arbres sur le chemin poudreux.
Du fond des bois remplis d'oiseaux sans nombre,
L'on entendait un chant harmonieux.
C'était l'instant où la grande nature,
Remplie d'amour, envoyait vers les cieux,
D'un vrai concert, la note douce et pure.

Un voyageur s'avançait lentement,
L'air fatigué et le front tout humide ;
Sur son bâton, il s'appuie un moment ;
Un rayon brille en son regard limpide ;
Il vient de voir au détour du chemin,
Là-bas, les bras tendus du vieux calvaire.
Son cœur ému d'un souvenir lointain,
Avec amour, redit une prière.

Que de pensées cette croix isolée
N'a-t-elle pas fait naître en sa mémoire ?
Les temps heureux, l'heure vite écoulée,
Où, à genoux au pied de la croix noire
Qui sert d'appui aux bras du crucifix,
Il a prié à la voix de la cloche.
Ce souvenir à son cœur suffit.
Il s'agenouille en pleurant sur la roche.

Ce soir-là, la brise balançait les rameaux
Qui ombrageaient, alors, le sommet du calvaire,
Avec un bruit d'ailes semblant venir d'en haut ;
Doux bruit d'ailes d'anges descendus sur la terre.

Au clocher de mon village

Au clocher de mon village

Là, autour du clocher qu'il garde avec amour,
Un village français vit heureux et tranquille.
Au son de la cloche, l'église, chaque jour,
Voit la foule accourir, foule à la foi virile.
J'aime à voir le clocher brillant de reflets d'or
Sous les feux rayonnants d'un soleil qui se couche ;
A l'heure où la nature en soupirant s'endort,
Où l'enfant, à son rêve, a souri sur sa couche,
Où la prière, au ciel, de chaque âme, s'envole
Vers le trône de Dieu, ainsi que l'encens pur ;
A l'heure où le parfum monte de la corolle.
J'aime à voir sa flèche s'élancer vers l'azur,
Quand son ombre à mes pieds s'étend sur le gazon.
J'aime, aux beaux soirs de juin, qu'il sonne la prière
Sous le voile empourpré d'un brillant horizon.
Si le silence règne autour de la chaumière,
J'écoute alors l'écho qui répète la voix
De la cloche argentine, au loin dans la montagne,
Et je me dis tout bas: surmontée de la croix,
Elle sera toujours l'âme de la campagne.

À mon ami de vingt ans

A mon ami de vingt ans

A vingt ans, mon ami,
Comme la vie est belle !
Le cœur n'a pas frémi
Sous la peine cruelle
Que l'on ressent, hélas !
Lorsque le poids de l'âge
Nous indique, ici-bas,
L'approche de l'orage.

C'est l'âge où le bonheur,
Dont la vie est si pleine,
Vient bercer notre cœur ;
Comme la fraîche haleine
D'une brise embaumée
Balance la nacelle
Sous la voûte étoilée,
Quand l'ange ouvre son aile.

Mon ami, sois heureux.
Oh ! regarde sans crainte ;
Voit au fond des cieux
Cette étoile qui pointe,
Comme un brillant clou d'or
A la voûte céleste ;
Elle marque le sort
Pour le temps qui te reste.

Quand elle est si belle cette étoile de Dieu,
Comment ne pas sourire et ne pas être heureux.

Dors mon enfant (romance)

Romance

DORS MON ENFANT

L'écho du soir se fait entendre
Au loin, dans le bois parfumé.
C'est l'heure où l'ange va descendre,
Car l'astre au ciel est allumé.
En secouant ses ailes blanches,
Le bel envoyé du Bon Dieu,
Comme l'oiseau du haut des branches,
T'invite à fermer tes beaux yeux.

Dors, mon enfant, l'ange dans l'ombre
Sourit à ton rêve si beau !
Et quand la nuit deviendra sombre,
Il sera près de ton berceau.

Dors, mon enfant, la brise chante
En se jouant de fleur en fleur,
Et, du ciel, l'étoile brillante
Met l'espérance au fond du cœur.
J'entends, là-bas, un doux murmure ;
C'est la voix du petit ruisseau
Qui, serpentant dans la verdure,
Chante pour endormir l'oiseau.

Dors, mon enfant, l'ange dans l'ombre
Sourit à ton rêve, si beau !
Et quand la nuit deviendra sombre,
Il sera près de ton berceau.

A la douce mémoire d'un enfant

A la douce mémoire d'un enfant

Dieu voulait, pour orner les célestes phalanges,
Cueillir cette belle âme au début de la vie.
Là-haut, il vous sourit, heureux avec les anges.
Et au banquet divin, voyez, Dieu le convie.

Parents qui le pleurez ; cette douleur cruelle
Qui brise votre cœur est-elle sans espoir ?
Élevez vos regards vers la voûte éternelle,
Et contemplez la place où Dieu l'a fait asseoir.

Si vos lèvres ont goûté à cette coupe amère,
Songez que le bonheur de cet enfant chéri
Est, là-haut, plus parfait, qu'ici-bas sur la terre,
Où le cœur, trop souvent, d'amertume est nourri.

ADIEU À MA SOEUR
(à l'occasion de son départ pour la Chine)

Adieu

A MA SŒUR

à l'occasion de son départ pour

LA CHINE

Dieu t'appelle, ma sœur, à quitter ta famille
Pour aller vivre, hélas! là-bas, sous d'autres cieux.
Ton sacrifice est fait, et dans ton regard brille,
Comme un rayon divin, ce désir anxieux
De travailler sans cesse au bonheur des autres,
Dans les pays lointains, où l'on vit autrefois
L'Évangile porté par les premiers apôtres,
Qui versèrent leur sang pour y planter la croix.

En regardant le ciel tu souris à nos larmes,
Lorsque nos cœurs brisés viennent te dire adieu.
Tu partiras sans crainte en emportant les armes
De la résignation, (de ce don précieux
Qu'une âme d'élite puise dans la prière),
Et du grand dévouement que l'amour divin
Sait toujours inspirer à celle qui, sur terre,
Met au pied de la croix sa joie et son chagrin.

Mais en laissant Québec, ô ma sœur bien-aimée !
Oui, emporte avec toi en ce nouveau séjour
Un gage d'amitié, douce fleur embaumée
Que Dieu nous a donnée dans son brûlant amour.
Emporte nos pensées, et gardons l'espérance
De nous revoir encor réunis ici-bas,
Où nous goûtions les joies d'une douce existence.
Adieu ! Que je voudrais, ma sœur, suivre tes pas.

(*Poésie écrite à la demande d'une amie.*)

TABLE

Première partie

Le retour a la chaumière abandonnée. 13
La première voile. 19
Le réveil de la nature au printemps. 23
La voix du soir. 27
Le départ des pêcheurs. 31
Trois tableaux de l'hiver canadien :
1er tableau l'aspect de la nature. 39
2ème " autour de l'atre. 43
3ème " le souper du jour de l'an. 47
Le viel orme du manoir. 51
Au bord du lac. 55
Fleurs de juin : la rose et l'églantine. 59
Le rossignol. 63
A l'astre des nuits. 67
le mois de mai. 71
Adieu aux Laurentides. 75
Les quatres saisons :
L'hiver. 81
Le printemps. 85
L'été. 89
L'automne. 93
Une voix de Québec : Retour du 22ème bataillon Canadien-Français. 97
Le soldat Canadien-Français. 101
L'adieu du soldat Canadien a sa fiancée. 105
La nouvelle année : 109
Le passé. 113
Un souvenir (*Romance*). 117
Loin du pays (*Romance*). 121
L'homme. 125

Deuxième partie

La lampe du sanctuaire. 131
La nuit de Noel. 135
Au cimetière : la tombe d'une mère. 139
Au monument du Sacré-Cœur. 143
Les feuilles mortes au cimetière. 147
La croix du chemin. 151
Au clocher de mon village. 155
A mon ami de vingt ans. 159
Dors mon enfant (*Romance*). 163
A la douce mémoire d'un enfant. 167
Adieu a ma sœur a l'occasion de son départ pour la Chine. 168

PS
9523
A96A17
1922

Lavoie, Édouard
Mélanges poétiques en deux parties

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 11 02 10 022 6